

*Olivier Poivre d'Arvor
et Patrick Poivre d'Arvor*

*J'ai tant rêvé
de toi*

ROMAN

Albin Michel

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*Trente exemplaires
sur vélin bouffant des papeteries Salzer
dont vingt exemplaires numérotés de 1 à 20
et dix exemplaires, hors commerce, numérotés de I à X*

À Solenn

« Ce que j'écris ici ou ailleurs n'intéressera sans doute dans l'avenir que quelques curieux espacés au long des années. Tous les vingt-cinq ou trente ans, on exhumera dans des publications confidentielles mon nom et quelques extraits, toujours les mêmes. Les poèmes pour enfants auront survécu un peu plus longtemps que le reste. J'appartiendrai au chapitre de la curiosité limitée. Mais cela durera plus longtemps que beaucoup des paperasses contemporaines. »

Robert DESNOS

Craignez de réveiller la furtive endormie

ET si j'étais guérie.

Mon reflet dans la glace, l'épaisseur du tatouage sur ma peau, cette petite épaisseur de chair autour des hanches, des fesses, du nombril, mes rondeurs revenues que je ne refuse plus : je crois bien que je revis.

Vendredi 27 janvier 1995. Aujourd'hui. Demain, presque. Très tard, autour de minuit. Prague, République tchèque. La ville des passages s'engage déjà dans le jour qui suit. Va-t-il neiger, enfin ?

J'ai dîné dans ma chambre. Room-service. J'ai commandé, mot magique. À volonté, rare occasion. On m'a obéi, servie, chérie. Je me suis fait plaisir, plaisir, mot tabou. Je prends ça, je prends ci, et ceci et cela. À la carte : poissons fumés, saumon, hareng et truite, avec de gros

J'ai tant rêvé de toi

cornichons molossols, un petit pot de crème acide, un verre de riesling slovaque, une belle assiette de *knedeliks* aux prunes de Brno. Dîner de rêve. Hôtel Yalta : luxe à l'ancienne, charme slave, quelques restes soviétiques tout de même. Chambre 615. J'attends à peine, on frappe, un homme tout habillé de sombre, papillon à la gorge, queue-de-pie dans le dos, pingouin mécanique, me sert. Enfin ! Fini la sonde, les tuyaux dans le nez, les doigts dans la bouche, le cauchemar naso-gastrique. Je mange à ma faim, désormais. À pleines dents, je croque la vie comme cette pomme juteuse. Je suis une fille stabilisée.

Mon existence durant, je m'en souviendrai. De ce voyage en moi-même, au ras de l'os. De cette guérison à coups de serpe. Et de Prague qui, tout le jour, n'a su émerger de ses brumes, ni le ciel se délester de sa neige.

Dans dix-huit minutes exactement, la journée s'achève. À l'horloge aux aiguilles inversées, sur la grand-place de la Vieille Ville, le compte est presque bon. Havel, saint Václav, moine

J'ai tant rêvé de toi

philosophe et laïque, a libéré le pays de sa torpeur. Prague renaît. Mon amoureux est rentré chez nous, à Paris. À l'ambassade de France, palais Buquoy, on a jeté les petits-fours et le champagne est retourné au frais. Bohême mélancolique. Minuit moins dix-sept. L'heure des chats qui rôdent. Pipo, Juan et Bouffi cherchent en vain leur maître par les rues glaciales. Le vent est vif. À l'esplanade des martyrs de la Montagne Blanche, j'ai préféré la chaleur d'une chambre d'hôtel aux murs tapissés d'une moquette brune, laide, pelucheuse.

Froid de neige qui s'annonce sur Prague assoupie.

Du plus bas de la table de nuit en aggloméré teinté, le gros réveil made in URSS fait également téléphone, enregistreur de messages et poste de radio à ondes courtes, moyennes et longues, en scandant chaque minute d'un petit clac métallique. Il y a peu encore, il abritait le micro directement relié aux services spécialisés. Minuit moins quinze. J'écris à la table, petite et raboteuse, de ma chambre de l'hôtel Yalta.

J'ai tant rêvé de toi

Il va neiger ou je rêve, j'ai tant rêvé qu'il neige, toute la journée. Et par la fenêtre, je vois la nuit se préparer à tout blanchir, tout endormir, à taire à jamais douleur, colère, battements trop rudes du cœur.

J'ai besoin, après tant de vacarme, de ce silence.

La ville remâche ses rumeurs, porte ses échos, roule de gros mots, gronde par ses gens. Une révolution qu'on a dite de Velours. Rages et repentirs bruissent et montent jusqu'au ciel du saint cavalier libérateur de la Bohême.

Dans ma chambre mansardée, je vis sous le toit du monde et la fenêtre, haute et étroite, mal jointoyée, laisse passer l'air entre verre, mastic et bois. J'écris assez lentement, au rythme des heures révolues d'une journée peu ordinaire dans la grisaille tchèque, je laisse échapper des phrases qui se tortillent, se cassent, s'entrechoquent, grincent comme les voitures du tramway de la ligne 14, entre Letná et Vyšehrad.

J'écris dans la nuit des transports.

Une nuit qui, peu à peu, se fait de plus en plus blanche. Simple et blanche. Tombe, neige,

J'ai tant rêvé de toi

floconne et blanchis-nous. Un retour à l'enfance ! Il neige ! Et à Prague la neige est rose, comme un tableau de Foujita. Le peintre japonais de Paris y a jeté un tube et du pigment. Rose. Un néon éclaire le blanc d'une couleur adolescente, un dégradé envahissant de crépuscule dans l'implacable gravité de cette blancheur qui finit par tout étouffer. Néon rose de la place Wenceslas. Je vois des hommes et des femmes avec des gants fourrés et des écharpes épaisses s'enlacer au pied de l'hôtel avant d'entrer, attirés par l'enseigne lumineuse, dans le Flamingo, un dancing pour touristes.

Je pense alors à celle dont je porte le prénom, à Youki – « neige rose » en japonais –, à cette lettre ultime que lui adresse le poète Robert Desnos, fou d'elle, à ce roman d'amour d'un genre tout à fait nouveau qu'il lui demande d'annoncer, pour les trois mois à venir, à son éditeur, Gaston Gallimard.

Minuit sonne à l'horloge. Je suis née en ce jour où j'ai failli mourir. Maintenant, je vais enfin pouvoir dormir. Manger encore, ne plus peser, trier, cacher, restituer. Le crime est

J'ai tant rêvé de toi

accompli, je vais renaître. Jouir, me satisfaire, me donner sans retenue, vivre simplement.

Mais avant tout il me faut dérouler le fil de la journée qui m'a vue ressusciter, ce vendredi de mes plus hautes espérances, il me faut retracer le chemin du petit matin où tout était encore confus à cette heure divine de la nuit où enfin je renais.

Je m'appelle Youki et désormais je sais pourquoi je vis.